

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 51 (1913)  
**Heft:** 26

**Artikel:** Les fenaisons sont commencées  
**Autor:** S.G.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-209651>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),  
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement  
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,  
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,  
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;  
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

**Sommaire** du N° du 28 juin 1913 : Les fenaïsons sont commencées (S. G.). — Boniment de la presse suisse (Philippe Godet). — La plume (Isabelle Kaiser). — Mon fusil (M.-E. T.) (A suivre). — La moua ai rats (S. G.). — Le monsieur qui sait aller à bicyclette (V. R.). — Lune ou soleil. — (Boutade). — Chanson « nouvelle ». — Dou bon pètré (T. Y.). — Sac au dos, canne en main. — (Boutade).

## LES FENAÏSONS SONT COMMENCÉES

Et zin, zin, zin et zin, zin, zin ;  
Hardi, onna molâie !  
Et zin, zin, zin et zin, zin, zin,  
Que la faux copai bin !

(C.-C. DÉNÉRÉAZ.)

QUAND je pense aux divers changements, aux divers progrès qui se sont accomplis en agriculture depuis une quarantaine d'années, je reste étonné, émerveillé même. Et je me dis : En vérité, la nécessité est la mère du progrès dans tous les domaines. L'agriculture, si stationnaire de par le tempérament de ceux qui l'exercent, s'est améliorée, changée à bien des égards, et cela par les Américains et les moyens mécaniques qu'ils emploient avant tout.

J'ai toujours eu, dès la plus tendre enfance, un goût passionné pour la mécanique. Les moulins, les scieries, les usines en général me captivaient à un point tel que mes parents étaient toujours dans la crainte de me voir tomber dans un canal industriel ou dans les engrenages d'une machinerie quelconque. Ma première enfance s'est passée à Champagne, où existent plusieurs usines, et je me souviens que ma mère vint un jour, une verge à la main, me chercher dans la scierie où m'avait conduit ma passion naissante.

Plus tard, passant l'été à la montagne, mes loisirs étaient employés à fabriquer toutes sortes de petites mécaniques en bois, au moyen de mon couteau, d'une ou deux vrilles et d'une scie : simulacres de scieries, de moulins, petits automates, horloges en bois, si inertes qu'elles marquaient toujours la même heure, etc. Je faisais le désespoir des domestiques du chalet, qui avaient chaque jour un nouvel encombrement de copeaux à balayer. Je me rappelle que nous avions, un été, comme armailli, un certain Abram Amiguet, lequel, impatienté, me dit un jour :

— Ah, te vâ fairè pllie tâ conmin Verle dè Tsavorné, qu'on avai batsi : « Dix-huit métiers, trente-six malheurs ». L'étaï coumin tè ; l'étaï adè aprè lè mécanique. On yadzo, voueliai fairè la mécanique, po sayi qu'avai sapt faux. Te comprin que n'a pâ réussi. L'a tot rupâ, tot medzi sin fairè pi on bon repé ; l'est mouâ pouro conmin lè ratté.

La prédiction ne s'est, heureusement, pas réalisée ; mais la passion est restée. Ah ! que diraient Amiguet, et surtout Wehrli, s'ils voyaient les faucheuses, les faneuses, les râteleuses, dont on se sert couramment à la saison des foins !

Je m'arrête pour l'instant à la faucheuse. Dans ma jeunesse, l'unique moyen de couper l'herbe était l'usage de la faux, dont on se sert

encore pour les bords des prairies, les menues pièces de terre et dans les petites exploitations. On ne pourra jamais la mettre complètement de côté. Mais on n'entend plus généralement le battage des faux dans nos villages ; il est remplacé par l'aiguillage des barres coupantes des faucheuses sur des meules spéciales. Le zin, zin, zin des molettes sur les faux, que chantait Dénéraz, tend à disparaître. Le faucheur à la faux ne fait qu'entamer les bouts des champs, où il faut préparer le passage de l'attelage, pour éviter de fouler l'herbe ; et la dure journée des foins, si elles commencent encore à la rosée et à l'aube, fait relâche au moment où le métier devient pénible, où les reins font mal et où la gorge devient sèche : c'est la tâche et le meilleur moment de la machine. La peine est maintenant le lot de l'attelage, qui doit aller, si possible, d'un bout à l'autre de l'andain, pour ne pas laisser s'engorger la faucheuse pendant l'arrê.

Mais aussi les ouvriers et domestiques de campagne sont devenus tellement rares et chers que les cultivateurs se voient de plus en plus obligés d'avoir recours aux moyens plus expéditifs que leurs fournissent les machines. Donc, aussi pour la récolte des foins, c'est la nécessité qui amena le progrès dans les moyens employés. Chaque agriculteur est aujourd'hui forcé d'avoir quelques notions élémentaires sur la mécanique, ne fût-ce que pour savoir conduire les divers engins qui remplaceront les bras manquants, sont occupés dans les innombrables fabriques. Heureux ceux d'entre les paysans qui ne sont pas restés étrangers à l'évolution du métier !

Les progrès de la faucheuse sont restés relativement lents jusqu'à ce qu'elle soit devenue d'un usage général. Les premiers qui s'en sont occupés ont été de nombreuses années sans saisir le vrai point de départ du mode de coupe actuel. Ils en restaient toujours au système de coupe de la faux, de la faucille ou tel autre similaire ; et toujours l'échec suivait la tentative. Le cisaillement de l'herbe, par contre, doit avoir été un trait de lumière pour les premiers inventeurs de la faucheuse, dont le mouvement n'est pas autre chose que des coups de ciseaux très rapides, répétés autant de fois que la largeur de l'andain le comporte.

Chaque paysan vaudois comprend maintenant le travail de cette machine. Pour les personnes auxquelles elle est étrangère, qu'elles se figurent un gros peigne de râteau en acier, dont les dents sont fendues pour laisser passer la barre coupante et qui lui donnent l'aspect d'une scie à grosses dents bien aiguës. Le cisaillement se fait par le passage de la scie dans la fente des dents du râteau. Le travail s'opère à droite de la machine et la scie est entraînée par une bielle actionnée par quelques engrenages que commandent les roues de l'engin. Un siège, sur lequel prend place le conducteur, lequel dirige son attelage au moyen de rênes, est muni de diverses manettes à sa portée pour conduire la machine.

Les premières faucheuses furent inventées, si

je ne me trompe, en Angleterre. Elles fauchaient sous elles, après le passage de l'attelage dans l'herbe. Elles fauchaient haut et mal, mais c'était un progrès déjà, et le principe était trouvé. J'en vis une fonctionner vers 1862, à une exposition à Yverdon. C'était une curiosité. Dès lors, de perfectionnements en perfectionnements, elles sont devenues ce qu'elles sont ; on ne pourrait plus s'en passer. Et ce sont les Américains qui les ont amenées à ce point. Maintenant, il en existe des fabriques en beaucoup d'endroits, même en Suisse. Lorsque j'en entends une crépiter dans la campagne, me souvenant du propos d'Abram Amiguet, je me dis : « Voilà encore une mécanique à Verle en action ! » comme aussi quand je vois passer un de mes voisins, revenant des champs, assis sur le siège de la sienne, je lui demande : « D'où viens-tu avec ta verle ? » Hélas, c'est à peu près tout ce qu'il me reste de mon ancienne passion ! Et pour cause ! Je suis maintenant obligé de m'appliquer un autre propos de mon père, lorsqu'il avait mon âge : « Ora, su commin la tita ai vis : n'ai pllie rin dè bon quié la linga. »

S. G.

## BONIMENT DE LA PRESSE SUISSE

Quelle est cette honnête Suisse  
Sans fard, sans malice et sans fiel ?  
— Amis, reconnaissez la presse  
Du pays de Guillaume Tell.

Salut, respectable ingénue.  
Qui ne sers à tes abonnés  
Que la vérité toute nue  
Dans des articles bien tournés !

Salut, intègres journalistes,  
Radicaux ou conservateurs,  
Ultramontains, socialistes,  
Toujours vaillants, jamais menteurs !  
Vantons-nous, c'est le bon système ;  
Dans notre temps, il faut savoir  
Se louer bravement soi-même  
Et se donner de l'encensoir...

D'abord, mes frères, nous ne sommes  
Pas « fin de siècle » pour deux sous ;  
Mériter l'estime des hommes  
Est encore un besoin pour nous.

On nous voit — ô candeur énorme  
Dont on rirait... même à Paris !... —  
Tenir au fond plus qu'à la forme,  
A la raison donner le prix.

Nous manquons des grâces faciles  
Qui dispensent de rien savoir,  
Et nous croyons assez habiles  
Quand nous faisons notre devoir.

Jamais en nos pauvres cervelles  
N'a fleuri ce talent inné  
D'inventer de grosses nouvelles  
Pour mieux retenir l'abonné.

Il faut aussi que je l'avoue :  
Nous n'avons jamais su jusqu'ouï  
Va l'art très subtil où se joue  
Un escamoteur d'interview.

Un fait encor bien plus étrange,  
Mais que je puis certifier,  
C'est qu'il se trouve, au lieu de fange,  
De l'encre dans notre encier.